



La lettre de PMCT

Bulletin n° 5 Mars 2009

CEUX QUI NOUS ONT QUITTÉS.

Le colonel Pierre Le Chevoir, Saint Cyrien, né à Paris en 1923 est décédé le 22 septembre 2008, à l'âge de 85 ans. Engagé dans les FFI à Paris en 1943, Pierre Le Chevoir participe à la Libération de Paris en août 1944 puis s'engage pour la durée de la guerre. Admis à Coëtquidan en 1945 avec la promotion de Saint-Cyr « Nouveau Bahut » (45-47), il choisit à la sortie les Troupes coloniales. Quand nous l'avons connu il vivait à Niort où il s'investissait dans le monde associatif des Deux-Sèvres (Enfants handicapés et personnes âgées) et s'il ne participait pas régulièrement à nos réunions en raison de son éloignement il n'en était pas moins un membre actif par ses suggestions et par les liens qu'il su créer avec d'autres associations comme le Lyons Club qui grâce à lui nous apporta un soutien ponctuel pour la diffusion de nos publications au Tchad. Il avait fait un long séjour dans ce pays auquel il était très attaché, mis à la disposition du Président de la République du Tchad, comme conseiller des Préfets du Batha, du Salamat, du Guéra, du Biltine et du Ouaddaï.

En résidence à Abbéché (1965 – 1967) il observait la montée du FROLINAT comme cela apparaît dans son livre publié à L'Harmattan en 1999 « *Les nouvelles heures d'Abéché 1966-67. Les prémices du Frolinat* », où s'entremêlent événements historiques et vie familiale avec en filigrane la personnalité de son épouse. Ceux d'entre nous qui l'ont connu gardent le souvenir d'un homme droit, direct, amical, ouvert, attaché à créer des structures d'aide aux enfants handicapés et à écrire ses souvenirs d'homme d'action au Tchad, mais aussi au Laos et à Djibouti. Il était diplômé d'arabe maghrébin, de laotien et de malgache. Il était officier de l'ordre national du Tchad.

M-J.T.

Le colonel Louis Caron, Saint-Cyrien, membre du Conseil d'Administration de PMCT est décédé le 11 janvier 2009, à 79 ans. Chevalier de la Légion d'Honneur, Membre de l'Ordre du Mérite du Tchad, entre autres distinctions, il a bien connu le Tchad de 1955 à 1963 et y est resté toujours attaché. Son appartenance à PMCT en est une excellente illustration ainsi que ces deux derniers voyages en 2005 jusqu'à Fada et en 2006 à N'Djaména où il avait pu retrouver deux de ses petits protégés tchadiens devenus des adultes ayant un rôle important dans la société tchadienne. Homme de caractère, d'ordre, d'énergie, il était très discrètement disponible, humain et ouvert sur son prochain. Ayant participé à la construction des premières infrastructures, dispensaires, écoles et routes dans plusieurs localités du pays, sa mémoire constituait pour nous une sorte d'archives dont il savait nous faire profiter en nous livrant des faits précis ou des anecdotes. Les membres de l'association en gardent un bon, solidaire et bien amical souvenir. Toutes nos condoléances et amitiés à sa famille.

Dr Mamouth Nahor N'Gawara

Publications de Louis Caron sur le Tchad :

Victor-Emmanuel Largeau. *A la naissance du Tchad 1903-1913*. Documents présentés par le colonel Louis Caron, Sépia, 2001, 324 p.

Leclerc et le Tchad. *Conférences et Documents*, PMCT, 2005.

Au Sahara Tchadien. L'administration militaire au moment de l'Indépendance. Borkou – Ennedi – Tibesti 1955-1963, L'Harmattan, 2009, 222 p.

SOUTENANCE DE THESE.

Le 26 novembre 2008, Johanne FAVRE a soutenu en Sorbonne une thèse de doctorat intitulée : *Insécurités. Une interprétation environnementale de la violence au Ouaddaï (Tchad oriental)*.

Membres du jury : Mme Béatrice GIBLIN, professeur à l'Université de Paris 8 ; M. Géraud MAGRIN, chercheur au CIRAD ; M. Roland POURTIER, professeur à l'Université de Paris I (directeur de thèse) ; M. Denis RETAILLE, professeur à l'Université de Bordeaux 3 ; M. Bernard TALLET, professeur à l'Université de Paris I.

L'auteur, qui a rencontré l'Afrique il y a vingt ans, travaille sur le Tchad depuis 2000. Elle a passé six mois dans l'est du pays, en 2004 et 2005.

L'objet de sa thèse était de mesurer la validité des théories anglo-saxonnes sur les « conflits environnementaux » : en quoi la dégradation de l'environnement est-elle à l'origine de pénuries de ressources, elles-mêmes source de conflits ?

Appliquée à l'est du Tchad, dans le contexte de la recherche, cette théorie révèle rapidement sa pertinence et ses limites. Dès 2003, l'arrivée dans cette zone semi-aride des réfugiés soudanais chassés par la guerre du Darfour provoque des conflits autour des ressources : eau, bois, terres cultivables. L'aide humanitaire, destinée essentiellement aux réfugiés, renforce le sentiment d'injustice des populations locales.

Mais la violence au Ouaddaï est antérieure à ce contexte. Et la recrudescence des rébellions tchadiennes et des conflits intercommunautaires nécessite d'interroger les facteurs politiques et culturels internes qui empêchent de rompre le cycle de violence.

Johanne Favre a réalisé des enquêtes dans des villages et campements au sud d'Abbéché. A N'Djaména et dans l'est du Tchad, elle a mené de multiples entretiens, à tous les échelons de la société. Son travail restitue la parole entendue. Il se nourrit également d'une bibliographie de 355 titres qui reflète la dimension nécessairement pluridisciplinaire des problématiques abordées, et d'un suivi quasi quotidien de l'actualité tchadienne durant huit ans.

Cette étude fait le point sur un débat qui a mobilisé durant les années 1990-2000 des chercheurs de plusieurs pays (Canada, Etats-Unis, Suisse, Norvège, Royaume-Uni, Russie, Inde...), partisans ou détracteurs des théories « néo-malthusiennes » sur l'origine environnementale des conflits. Johanne Favre introduit cette problématique dans la sphère de la géographie française et soutient qu'au Tchad, la gestion de la pénurie des ressources (par l'aide humanitaire) et la gestion des ressources (pétrolières) sont toutes deux facteurs d'inégalités, d'affaiblissement de l'Etat et de conflits.

La thèse décrit de façon inédite l'arrivée des réfugiés du Darfour dans l'est du Tchad et le déferlement humanitaire qui s'en est suivi ainsi que l'imbrication de conflits à plusieurs échelles à l'origine du déploiement en 2008 d'une force de protection (des civils et des humanitaires) ONU/Union européenne. Cette actualité « chaude » est éclairée par l'analyse des choix politiques et économiques et des relations extérieures du régime tchadien.

Mais surtout, l'auteur s'efforce de remonter aux causes profondes de la violence. Elle convoque l'histoire, pour montrer comment la conquête coloniale, en détruisant l'empire du Ouaddaï, a suscité un repli identitaire et un refus des valeurs de l'Occident. Elle éclaire le fonctionnement du régime actuel en le rapprochant de cette monarchie précoloniale qui « *faisait la guerre pour accumuler, et accumulait pour faire la guerre* » (S.P. Reyna). Cette perspective historique et culturelle permet de donner sens aux obstacles au développement, à la crise scolaire et aux impasses politiques.

Elle est aussi, selon Johanne Favre, la condition sine qua non d'une sortie de crise : parce qu'elle seule permet de substituer à l'affrontement des identités et des mémoires douloureuses la construction d'une histoire commune, d'une nation réconciliée.

J.F.

NOTES DE LECTURE.

Hommes sans voix. Forgerons du nord-est Tchad et de l'est du Niger.

Textes réunis par Marie-José Tubiana. Paris, L'Harmattan, 2008, 185 p.

L'art de trouver, d'extraire et de transformer les métaux en objets de valeur ou utiles est une étape essentielle de l'évolution humaine. L'histoire des maîtres de cet art reste en partie à écrire, bien que des efforts notables aient déjà été réalisés (le chef d'oeuvre de R.J. Forbes en neuf volumes sur les technologies anciennes, publié en 1971, a reçu bien moins d'attention qu'il ne le méritait ; le huitième volume est particulièrement intéressant en ce qui concerne le travail des métaux en Afrique). Dans certaines sociétés, les rares individus qui savent utiliser le feu (et qui pendant des siècles ont dû le maintenir allumé en permanence) pour forger étaient tenus en haute estime. Dans d'autres, ils étaient méprisés.

Hommes sans Voix est consacré aux forgerons du Tchad et du Niger, en particulier parmi des tribus parlant des langues dites sahariennes. Des relations de voyage du XIXe siècle et des témoignages de colonisateurs français au XXe siècle avaient déjà dépeint des rapports de caste au nom desquels les forgerons étaient séparés du reste de la population, méprisés et discriminés. Certains auteurs ont même parlé d'esclavage.

Hommes sans Voix est une oeuvre familiale avec une profondeur historique considérable. Ecrit par un couple de chercheurs et leur fils, il couvre quelque cinquante ans de familiarité avec le Tchad. Les parents ont écrit la première partie du livre, basée notamment sur d'anciennes notes de terrain encore inédites. Leurs observations sont irréprochables, même si elles laisseront parfois le lecteur avec un sentiment d'incomplétude, en ce qu'elles sont tirées d'un projet d'étude des forgerons tchadiens dans les années 1990, malheureusement resté inachevé. Néanmoins, cette partie contient des témoignages uniques sur des forgerons qui savaient encore extraire le minerai de fer, et beaucoup d'autres sur les raisons pour lesquelles les forgerons se seraient trouvés, traditionnellement, pris dans des relations de dépendance.

La seconde partie du livre, écrite par le fils des auteurs précédents, est particulièrement riche. Elle est consacrée à des forgerons-chasseurs-musiciens de l'est du Niger, linguistiquement liés aux Goranes et à d'autres groupes ethniques décrits précédemment par les parents. Cela donne une description d'un groupe traditionnellement méprisé, mais qui s'affranchit peu à peu grâce à des migrations en quête de travail, à l'éducation et d'autres manifestations de la mondialisation : les outils agricoles importés de Chine à bas prix, l'extinction du gibier et la prolifération des radiocassettes ont cassé la demande pour les services traditionnels des forgerons.

Au Tchad et au Niger, ainsi que sans doute dans l'ouest du Soudan, les descendants des forgerons ont commencé à travailler, anonymement et chacun de leur côté, à améliorer leur avenir. Et à parler de la voix qui leur a jusqu'ici manqué, comme l'indique le titre du livre.

Cet ouvrage est une contribution majeure sur un sujet rarement traité, la description des pratiques et la disparition annoncée d'une caste dont les talents inspiraient un mépris et une crainte mêlée d'admiration. Il touche à une part petite mais essentielle de l'évolution de l'homme et de son combat pour maîtriser les éléments.

Paul A. Doornbos
Université de Leiden

Deuxième regard sur « *Hommes sans voix. Forgerons du nord-est Tchad et de l'est du Niger.* »

Ce recueil de textes présente les résultats d'une mission interdisciplinaire, historique, linguistique et sociologique de groupes sociaux "castés" : les forgerons de l'Est tchadien, et de l'Est du Niger. Il est composé de deux parties. Les forgerons des *BèRi* et des *Daza* au Tchad sont présentés par Marie-José et Joseph Tubiana. Jérôme Tubiana consacre une seconde partie à la relation particulière des forgerons chasseurs à leur environnement naturel au Tchad et au Niger dans les massifs de Termit et de la plaine de l'Ayer.

Dans l'Ennedi, les *BèRi* et les *Daza*, connus par les étrangers et les autres populations sous le nom de Zaghawa et de Gorane ont respectivement leurs forgerons, les *Mày* et les *Azza*. Les *BèRi* sont estimés à environ 500 000 au Tchad et au Soudan, tandis que le nombre des *Daza* est plus difficile à évaluer. A partir de portraits de forgerons, les "artisans du feu" à Djermaïa et Fada, nous découvrons le travail minutieux de ces "hommes sans voix". Recycleurs de matériaux, magiciens ou encore musiciens sollicités pour les fêtes, souvent itinérants, ils se déplacent d'un marché à un autre, comme vers celui de Tiné à la frontière tchado-soudanaise, où leur activité est encore plus dynamique. Les musiciens sont soumis aux mêmes interdits que les autres *mày* ou *azza*.

L'alliance matrimoniale avec la famille d'un de leur "maître" *BèRi* ou *Daza* leur reste impossible. Au village, ils ne peuvent s'asseoir sur la même natte ou manger dans le même plat qu'un maître.

Leur origine semble également mystérieuse. Ils n'en parlent jamais et seuls les non-forgerons indiqueront aux chercheurs quelques pistes de réflexions à travers le récit de différents mythes. Ainsi, les *mày* seraient peut-être d'anciens autochtones destitués par une guerre avec les *Bilia* (Arabes ?) allochtones, dont ils seraient, après une sévère défaite, devenus les sujets. Un second récit nous montre la vengeance par la ruse d'un forgeron dont l'enfant a été tué : il confectionne des armes et crée une guerre punitive des For contre les Sar. La tradition hagiographique indique que les forgerons auraient tantôt été maudits par Mahomet, tantôt bannis du monde musulman en raison de leur culpabilité présumée lors de l'assassinat du second successeur du prophète.

Ces récits des origines justifient leur situation actuelle de vaincus. A cause de défaites successives, réelles ou supposées, ils sont sans identité et appartiennent aux clans de leurs maîtres *BèRi* ou *Daza*. Au delà de la relation maître/forgeron, une entraide et une réciprocité a lieu. Les "bagara", "ami" en langue *bèri-à* bénéficient de dons de la part de leurs maîtres pour la dot lors des mariages ou d'un soutien lors d'un conflit. En échange, ils leurs donnent les armes et les outils qu'ils confectionnent.

Cette caste endogame, qui n'a pas le droit de prendre épouse dans un autre groupe, a élaboré des stratégies de défense dans leur manière de parler, par "parabole". Ce peut-être le cas pour prévenir d'un danger ou résoudre un problème avec l'un des leurs. Les non-forgerons leur attribuent donc une langue spécifique, la langue des forgerons, en *bèri-à*, "may-ki". Séparés des autres, ils sont aussi considérés comme de mauvais musulmans, en raison de leur origine animiste. Ils se réfèrent à *Kà*, leur *manda* ou ancêtre commun et pratiquent même la géomancie.

Leur situation de gens castés, où l'histoire et la division du travail participent de la séparation et de la hiérarchisation des rapports sociaux, tend cependant à évoluer. En contexte urbain, des *mày* scolarisés à N'Djaména sont devenus enseignants, marabouts, imams, douaniers ou militaires. Ceux qui ne pouvaient envoyer leurs enfants à l'école les scolarisent désormais et ce, même à l'étranger. Certains sont agriculteurs tandis que d'autres ont pu s'expatrier, notamment en Lybie.

Consacrée aux forgerons chasseurs, la seconde partie nous renseigne sur les pratiques et techniques de chasse, les outils et les reliquats syncrétistes des forgerons. Des lexiques et des recueils de littérature orale décrivent un environnement où l'animal sauvage, dans sa diversité, contribue, en tant que totem, source d'usage médicinal ou magique ou protecteur des chasseurs, à l'élaboration d'une culture humaine riche et variée. Certaines pratiques préislamiques sont conservées, même si le processus d'islamisation semble inexorable. L'Occident joue lui aussi un rôle de plus en plus important ; à des postes d'enseignants, de fonctionnaires ou encore de militaires, des *Azza* prennent part activement à la construction des Etats-nations modernes.

Du Tchad au Darfour, dans une région aujourd'hui considérée comme très instable, il est nécessaire de lire ce type d'étude, où chaque détail révèle un pan d'une réalité complexe, trop souvent réduite par le prisme misérabiliste ou sensationnaliste des médias occidentaux. Le style limpide mais rigoureux, les photos, les lexiques et tableaux généalogiques donnent à l'ouvrage une tonalité didactique, accessible à un large public, spécialiste ou néophyte. Au delà de l'attention portée à la vie des forgerons, l'étude montre que la réception de la parole des populations directement concernées comporte quelque chose de salvateur. Elle nous permet d'échapper à une vision figée et fixiste des sociétés africaines. La description ethnographique révèle des situations et dynamiques particulières (caste, endogamie, division du travail et évolutions modernes, Islam versus animisme, conflits locaux et stratégies de pacification) s'inscrivant au sein de processus plus globaux, comme l'islamisation et l'occidentalisation croissante en Afrique sub-saharienne.

Maud Gauquelin

Louis Caron. *Au Sahara tchadien. L'administration militaire au moment de l'indépendance. Borkou-Ennedi-Tibesti. 1955-1963.* L'Harmattan. Paris. 2009.

Le colonel Louis Caron est mort avant d'avoir vu la publication de cet ultime ouvrage. En dépit d'une existence par ailleurs bien remplie, chacun qui l'a connu sait, dans sa vie d'homme, quelle place immense a pu tenir le Sahara tchadien.

Ce sont ses souvenirs de Saharien qu'il nous livre ici avec simplicité et tendresse. Il y paraît certes sa fascination pour des paysages où il passé cinq années de sa vie mais plus encore la profonde affection qu'il a portée aux gens auprès desquels il a vécu. Deux séjours : le premier comme jeune lieutenant à Fada dans l'Ennedi durera deux années et demie, entre 1955 et 1957 ; la plus grande partie de sa relation porte sur cette première expérience. Il achèvera le second avec le grade de capitaine, à Bardai, au cœur du Tibesti, de 1960 à 1963. Près de six années donc à partager au plus près la vie des gens. Quel ethnologue ne rêve pas de telles opportunités ! Louis Caron a voulu relater cette expérience, en une suite d'anecdotes, de moments particuliers, d'événements parfois anodins, comme il l'avait alors vivement ressentie avec ses impressions, ses séductions aussi. Le tout est rapporté dans ce style clair et direct propre aux militaires qui reculent d'autant moins devant une expression ou une anecdote un peu leste que le vocabulaire est riche, la pensée lucide et l'écriture soignée.

Ainsi à travers cet ouvrage qui évite les grandes digressions géopolitiques entrevoit-on le quotidien de ces postes perdus, la relation entre les gens des deux peuples. Il s'agit de militaires français non pas face mais à côté de leurs soldats, des autorités traditionnelles et des plus humbles aussi. Car le fait colonial ne doit pas faire oublier ces gestes sages et modestes du quotidien où le respect, la loyauté et une affection de fer prévalait entre des hommes rudes jetés par le destin dans un même chaudron. Il semble aussi à la lecture de ce livre – comme d'autres d'ailleurs – que l'administration militaire française n'était peut-être pas aussi mal vécue au cœur du Sahara, dans ces extrémités du monde, qu'à proximité de certains cercles politiques où administratifs obstinés à faire valoir un droit occidental rétif à toute adaptation aux milieux africains.

Reste qu'il y a grand bonheur à lire ces récits au moment où la vitesse – du téléphone à l'avion – a eu raison des grandes aventures humaines, lesquelles exigent toujours beaucoup de temps. A la rencontre de l'autre, le chemin peut ouvrir sur un ciel comme sur un enfer. Aussi le désastre patent des interventions modernes pourrait-il rappeler nos diplomates à plus de savoir, à plus de patience et à plus d'humilité. Or ces récits sont des viatiques qui appellent à ressentir l'immensité, de la durée et de l'espace. A ce titre, ils sont de nature à prévenir et à conseiller tous ceux qui ont en charge de commander aux gens.

Une dernière fois, le colonel Caron avec sa gentillesse bourrue honore ici ce vœu du grand Vauban qui souhaitait des officiers de courage et d'esprit et réclamait à son Roi des « officiers à poils et à plume ».

Marc Fontrier

Le CEDEJ (Centre d'études et de documentation économique, juridique et sociale) de Khartoum reçoit Marie-José Tubiana

Ce n'est pas de la rhétorique d'écrire que cela a été un plaisir, une occasion d'échange et d'enrichissement, d'accueillir Marie José Tubiana au CEDEJ de Khartoum au mois de décembre 2008. Depuis deux ans environ, avec le lancement de deux programmes de recherche, l'un en partenariat avec l'Université de Khartoum, l'autre en collaboration avec Ahfad University d'Omdurman et les Universités de Nanterre, Bayreuth, Fribourg, notre caractérisation comme « lieu de passage » de chercheurs, jeunes étudiants en master ou doctorat et chercheurs confirmés de diverses disciplines, est devenu de plus en plus important. Au-delà du soutien pratique proposé par notre centre à ceux qui viennent faire de la recherche dans un pays complexe (et, il faut le dire, très cher à nos cœurs) cela offre la possibilité d'organiser des débats et des séminaires internes, voire de proposer des conférences pour un plus large public.

A l'occasion de son séjour à Khartoum, Marie-José a animé pour le CEDEJ deux de ces initiatives, qui se sont tenues au CCF, Centre Culturel français de Khartoum. Le 13 décembre il y a eu la présentation du livre *Carnets de route au Darfour* (2004). Loin d'être dans nos intentions ainsi que dans celles de Marie-José, d'exploiter une des questions les plus médiatisées (et instrumentalisées) de ces dernières années, nous avons voulu marquer l'importance de cette conférence. Cela a été une chance à la fois pour le public et pour nous, chercheurs du réseau CEDEJ, de pouvoir écouter Marie-José, figure historique et pionnière des études françaises sur le Soudan – dont on regrette, encore aujourd'hui - la rareté. Les populations sur lesquelles elle et Joseph Tubiana ont travaillé, notamment les Zaghawa, sont à cheval entre le Soudan et le Tchad, comme beaucoup de

